

Une femme invertie en vaut deux

Le «Journal» de Mireille Havet, figure du Paris lesbien, cocaïné et enfumé, des années vingt.

MIREILLE HAVET
Journal 1919-1924

Édition de Pierre Plateau, préfacée par Béatrice Leca, annotée par Dominique Tiry, Pierre Plateau et Claire Paulhan.

Carnaval. Roman autobiographique suivi de 37 extraits du Journal de l'auteur, 2 poèmes, 54 lettres & 50 articles.

Éditions Claire Paulhan, respectivement 340 pp., 35 €, et 246 pp., 23 €.

Sous une lunaire couverture bleue aux caractères argent, était publié il y a un an le premier volume du Journal de Mireille Havet (1898-1932). Ce fut une révélation. Consacré à une seule année cruciale, 1918-1919, première année de paix à Paris, il marquait au coin d'une certaine euphorie, la découverte d'une écrivaine «hors du placard». Ce vigoureux anachronisme dit simplement la stupeur de lire aussi clairement l'homosexualité, sinon assumée (encore un mot injuste) du moins affichée, de l'auteur du Journal et de vérifier à chaque page sa certitude tranquille quant à ses désirs, les plaisirs du corps et les désarrois du cœur. Le deuxième volume, celui des cinq années suivantes, 1919-1924, est nettement moins gai. Non que les pulsions de Mireille Havet se fassent moins claires. Au contraire, elles sont toujours là, de plus en plus fortes et précises, de plus en plus figuratives. Elles deviennent l'obsession majeure, contradictoire, tordue entre l'envie d'aimer une seule et le désir de faire mal en aimant toutes les autres. L'autre objet de ce Journal est l'écriture et le troisième, qui va tout envahir de ses vapeurs entêtantes, c'est la drogue. Généreuse trilogie, qui peu à peu décharne le texte d'autres préoccupations. A la suite de son premier et semble-t-il majeur, chagrin d'amour (dont les heurs et malheurs sont narrés dans le premier volume) avec Madeleine, comtesse de Limur, 39 ans, mariée, qui la planta toute seule à l'attendre dans un hôtel du mont Dore, Mireille Havet enchaîne les liaisons. Avec Frédérique April, une danseuse de son âge, plus ou moins explicitement entretenue (par d'autres femmes, on pense à la Satin du Nana de Zola), Mireille Havet tisse dans son journal le filet des bars, music-halls ou dancings parisiens (le Récamier, les Variétés, les Bouffes, la Boîte à Fursy et Mauricet, le Ciro's, etc.) qui acceptent «les gousses» «de basse noce». Comme elle. La déchéance est désirée, elle a d'abord pour nom Willy l'Américaine, qui la dégoûte mais avec laquelle elle couche. Elle trouve une consolatri-



Mireille Havet en 1917.

ce, bientôt une amante, en la personne de Marcelle Garros, jeune veuve de Roland l'aviateur. Dès les premiers baisers, s'associe la consommation «de coco», d'opium, de «kif». Tels se nomment les adjuvants indispensables, qui à l'érotisme (plutôt la cocaïne), qui à la liberté d'un corps relâché de tous les carcans imposés par les vêtements (c'est l'opium qui impose ce déshabillage). «J'ignore le nombre de soirées et les nuits voluptueuses et folles qui suivirent, mais elles me firent à Marcelle mieux et plus souverainement que des années de bonheur ordinaire et de jours réguliers.» Elles sont alors certaines que ce pacte amoureux, avec la drogue pour troisième larron, rend possible la cohabitation. L'envie de voyages les emporte, les mène au sud de la France, à Villefranche. C'est là que Mireille Havet écrit, en quinze jours, Carnaval, «roman autobiographique» (travesti) de sa relation avec Madeleine de Limur.

Aux premiers baisers s'associent cocaïne, opium et kif.

Mais le désir assoupi «de faire la noce, m'encanailler avec des inconnus ou paradoxer avec Madeleine» se réactive. De retour à

Paris, la vie molle avec Marcelle, à qui, «lui disant tout, je n'ai plus rien à écrire», semble débilite et étouffe. La drogue active les sensations et entraîne Mireille, avec, puis sans Marcelle, dans une série d'ébats nocturnes opiacés à plusieurs. Plusieurs femmes, des femmes et des hommes, des femmes avec des hommes, parfois. Ainsi, Mireille se fait-elle dépuçer par le mari de sa nouvelle conquête, Suzanne Léger: «Arraché dent», reporte-t-elle en différé depuis les notes prises dans son carnet. «Je serai abra-cadabrante jusqu'au bout.» Le bref retour de Madeleine, de nouvelles fumeries, de nouveaux départs, vers Amboise, Viviez, vers le Midi, de nouvelles aventures, avec «Bobby» précèdent deux séjours à Capri en compagnie de Jean-Michel Franck (le créateur célèbre de mobilier). Mais le voyage semble devenu errance, et la séduction, obligatoire, de toute jeune fille de 7 à 77 ans s'est transformée en une pénible drague. Enfin, l'argent semble venir à manquer. Entre-temps, sa mère est morte et Mireille ne s'en remet pas plus.

En bonne invertie, comme le signale une photo d'identité retrouvée, Mireille Havet portait cheveux courts, jaquette et cravate. Contrairement aux romans de l'époque (pensons au Puits de solitude de l'Anglaise Radclyffe Hall) (1), son Journal ne fait état, ni d'un rejet familial, ni d'homophobie sociale. Madame Havet semble insouciant de style de vie de sa fille,

qu'elle console apparemment dans ses déceptions. Ainsi une jeune femme de 21 ans, sans père ni mari comme garant dans cette France de 1920 où les hommes rentrés de guerre sont prompts à rétablir leur domination, semble dormir (ou coucher) relativement à sa guise. Ce Journal, ainsi, donne un sérieux coup de vieux à des certitudes qui voudraient confiner à l'exception, des plaisirs qui semblent plus visiblement partagés.

Pourtant, dans Carnaval, publié aujourd'hui sous couverture bouton d'or, Mireille dote son personnage du prénom masculin Daniel. Est-ce pour tromper ses lecteurs ou pour mieux leur signaler la manœuvre? On irait plutôt de ce côté-là. Par exemple, lorsque Daniel examine la bibliothèque de Germaine, son amante équivoque, il y prélève les œuvres de Wilde, d'Annunzio et Renée Vivien, clairement des ouvrages décadents. Colette, qui avait vu là «un livre de vraie jeune fille», ne s'y est pas leurrée.

ÉLISABETH LÉBOVICI

(1) Vient d'être réédité en «Imaginaire» Gallimard (572 pp., 13,90 €).